

L'Instruction Européenne

ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50,-
ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.
Directeur : THÉO SPÉE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE

SOMMAIRE. Gravures: Le Palais de la Légation allemande à Vienne. - La Tentation. - Le Roi des Animaux et sa Famille. - Le Chapiteau de l'Ordre Corinthien.

TEXTE Nos Gravures. - Chronique deçà delà. - La Vérité sur le Lion. - Farceur et Aspirant-Mari. Nouvelle. - Connaissances usuelles de la Semaine. - Le Coup de Jarnac. - Eléonore de Rouge-Cloître. Roman. - Rébus N. 4.

ADMINISTRATION.

Place Madou (Chaussée de Louvain),
N^o. 1, à BRUXELLES.

Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N^o. 13.

— 9^e. ANNÉE. —

1 Février 1879.

NOS GRAVURES.

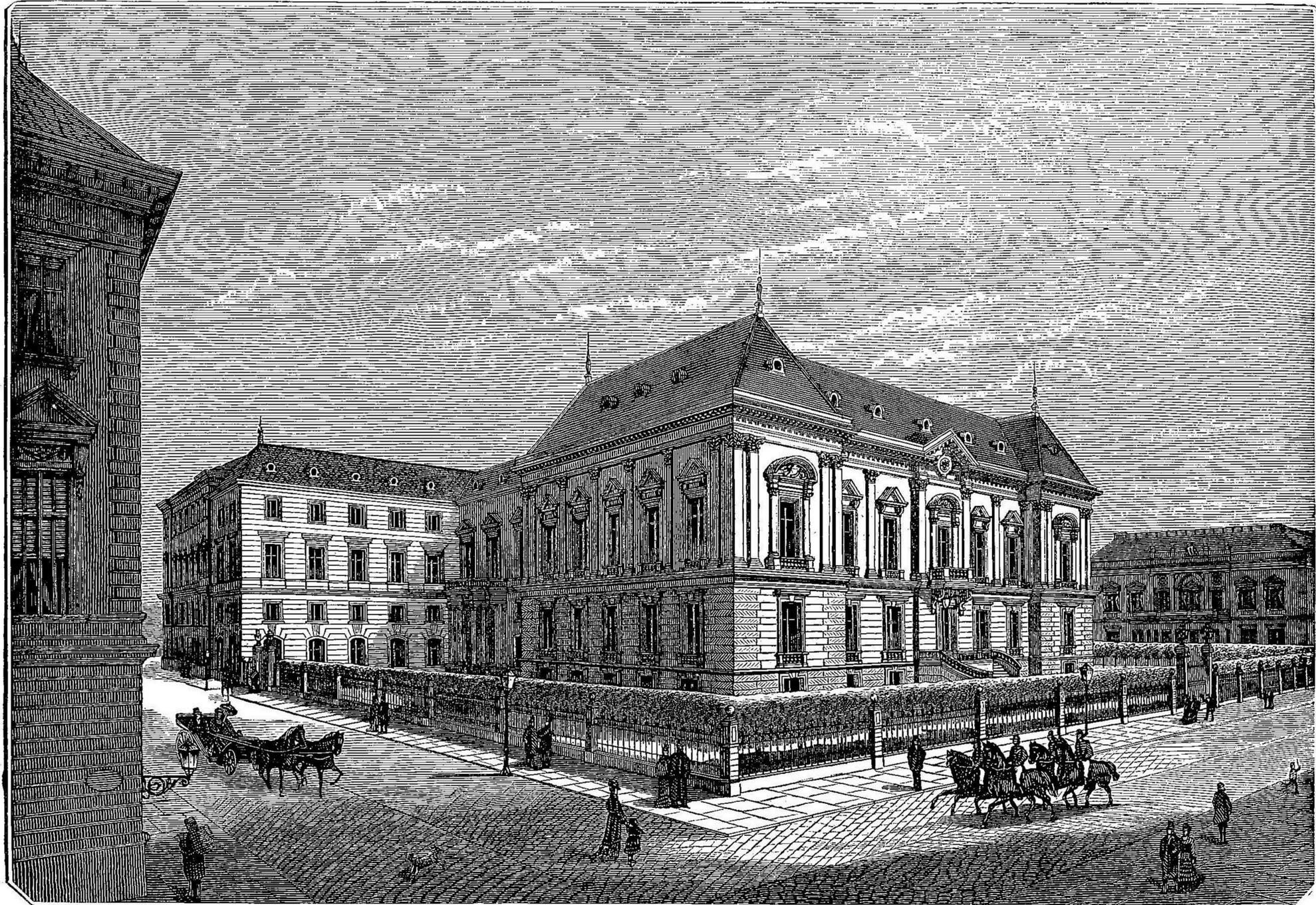
LE PALAIS DE LA LÉGATION ALLEMANDE A VIENNE.

L'hôtel de la légation allemande à Vienne, s'élève dans la partie la plus élégante de la

vieille cité danubienne. Il dresse sa masse imposante au milieu d'habitations superbes qui servent de demeures à la vieille noblesse impériale et aux principales illustrations étrangères. Ce quartier, en un mot, est le faubourg St-Germain de Vienne.

Le palais, dont nous entretenons nos lecteurs, est sans contredit le plus splendide de tout ce quartier. Il peut être considéré comme un

chef-d'œuvre de l'art architectural moderne; il unit la solidité à la légèreté des ornements qui décorent ses quatre faces, toutes d'un excellent goût. Il est placé dans l'une des trois rues qui se détachent de cette magnifique place de forme triangulaire, une des beautés de cette partie de Vienne. Il est entouré de vastes jardins dont les arbres naissants promettent de faire dans quelques années un véritable Eden.



LE PALAIS DE LA LÉGATION ALLEMANDE A VIENNE.

Le bâtiment de devant sert d'habitation à l'ambassadeur et à sa famille; puis vient la partie réservée aux serviteurs; enfin derrière sont les bureaux et les écuries.

L'ensemble est à la fois d'une simplicité élégante et d'une grande majesté.

LA TENTATION.

Pendant que ses maîtres dorment encore, Rose s'en va à l'église prier pour que Dieu bénisse son travail de la journée.

Les premières lueurs du matin colorent à peine les cieux, et d'une maison partent déjà

des chants et de bruyants éclats de rire.

— On est bien matinal ici, se dit l'innocente enfant, en jetant un regard vers ce séjour de la joie et des plaisirs.

Tout-à-coup, d'une fenêtre, une voix l'appelle par son nom, et un instant après, une jeune femme, somptueusement mise, s'élance vers elle.

— Tu ne me reconnais donc pas, Rose?

dit-elle; as-tu oublié ton amie Jeannette, partie du village un an avant toi?...

Rose recule de quelques pas; ses lèvres balbutient une interrogation, à laquelle son interlocutrice lui répond à l'oreille. Puis, elle lui fait le riant tableau de sa vie, qui s'écoule tout entière au sein des fêtes et du luxe.

Les paroles de Jeannette, — qui a pris pour nom de guerre M^{me} de Saint-Brissou, — transportent la simple fille des champs dans un monde dont jusque-là elle ignorait l'existence. Espérons toutefois que la voix séductrice de son amie n'aura aucun accès sur son cœur, et que Rose restera à la ville ce qu'elle a toujours été au village.

LE ROI DES ANIMAUX ET SA FAMILLE.

Voir l'article que nous donnons plus loin, rétablissant la VÉRITÉ SUR LE LION, vérité bien connue seulement depuis un petit nombre d'années.

LE CHAPITEAU DE L'ORDRE CORINTHIEN.

Les Grecs ont donné le nom de corinthien à un ordre d'architecture qui fut inventé après les deux autres (l'ordre dorique et l'ordre ionique). Ce peuple ingénieux chercha à y unir la finesse, l'élégance et la magnificence à la grâce la plus noble et la plus exquise.

Voici le fait auquel on attribue l'invention du chapiteau de cet ordre :

„Une jeune Corinthienne vint à mourir, au moment où elle allait se marier; sa nourrice plaça sur son tombeau une corbeille qui contenait divers objets ayant appartenu à la morte, et mit sur cette corbeille une tuile pour la préserver des injures du temps. Le hasard voulut qu'une graine d'acanthé, cette plante aux larges feuilles d'un vert sombre, se trouva germer en cet endroit; au printemps les feuilles poussèrent et entourèrent la corbeille. Les bords de la tuile arrêtant leur essor firent rebrousser doucement leur sommet qui s'arrondit en s'abaissant. Callimaque, architecte et sculpteur, passant près de ce tombeau, remarqua cette corbeille, et il l'imita dans les colonnes qu'il éleva ensuite à Corinthe.”

Malgré sa beauté, l'ordre corinthien fut beaucoup moins employé par les Grecs que les deux autres, tandis que les Romains en firent fréquemment usage, surtout depuis les règnes de Dioclétien et de Constantin, où il fut le seul ordre employé dans tous les monuments publics.

CHRONIQUE DEÇA DELA.

S O M M A I R E. — Une soif funeste. — A la jeunesse comme à la vieillesse. — Société de Grimaciers. — Un fémur à deux fins. — Monaco, son organisation militaire et civile. — Quelques amabilités pour le sexe féminin, prises dans le Coran. — Le maître de danse d'un ministre. — Des vers de l'autre siècle, s'appliquant surtout au nôtre. — Réponse à une définition demandée.

Les contempteurs du temps présent, répètent sans cesse que jamais, à aucune époque, ne se manifesta la soif de popularité qui caractérise la nôtre. L'histoire est là pour donner un démenti à cette assertion, surtout l'histoire d'Athènes et de Rome. — Et pourtant, c'est quelque chose de bien précaire que cette popularité, objet d'une recherche si avide et de tant de sacrifices! Elle porte en elle-même les germes de sa destruction; elle a pour base des préjugés et des passions; base détestable, fragile et chancelante. Elle est essentiellement passagère, et l'avenir réforme presque toujours ses sentences.

Comme les gouvernements représentatifs ont pour premier ressort l'opinion publique, c'est celle-ci que l'on essaie de capter. Mais nous avons aussi nos Gémonies: tel nom adoré devient odieux dès que la popularité le quitte; l'épi-

gramme et la caricature pleuvent sur lui. Un autre favori se présente, qui adopte les nouveaux préjugés du vulgaire, celui-là est béni; on le place sur l'autel d'où l'on vient de renverser son prédécesseur, et l'ovation dure jusqu'au moment où le peuple s'ennuie d'encenser toujours la même idole et se plaît à en choisir une autre.

Et rien de plus naturel, après tout: il est impossible de répondre à toutes les espérances que l'on a fait naître, de remplir l'attente que l'on a inspirée. L'enthousiasme populaire s'est promis un âge d'or; on a fait de vous un héros et un demi-dieu; le rêve ne tarde pas à s'évanouir. D'une exaltation extrême et irréfléchie, cette masse passe à une haine aveugle; d'un amour et d'une confiance sans bornes, à une aversion enracinée. Vous avez prodigué votre sang, vos biens, votre temps; peu importe! une seule action, une seule parole qui déplaisent, vous en font perdre le prix. — C'est ce qui a fait dire à Macaulay: „Dédaignez, hommes d'Etat, cette popularité passagère; c'est vers un plus noble but que vous devez tendre; changez en un désir plus élevé, en une passion plus noble, cette passion d'amour-propre, ce besoin des applaudissements de la foule. Aimez la gloire qui replace au rang qu'ils ont mérité tous ceux que l'injustice contemporaine avait abaissés; ne soyez plus des acteurs jouant un rôle mesquin sur un théâtre fragile. Si l'heure de l'équité publique ne sonne pas pour vous, consolez-vous. N'attendez et ne craignez rien des préventions favorables ou défavorables de vos concitoyens; vous n'avez de loi à recevoir que de votre conscience et de l'histoire.” — A quoi j'ajouterai: „Honni soit qui mal y pense.”

* * *

Je viens d'entendre, entre un vieux médecin, professeur d'Université, et un novice dans la science, une conversation que je m'empresse de résumer pour l'utilité d'un chacun.

Après avoir qualifié la vieillesse de „maladie physiologique” ayant, comme les autres, son traitement, notre savant a posé les deux principes suivants:

1^o La vieillesse est le trouble, ou mieux l'usure apportée dans le corps humain par un ensemble d'affections locales, dont la résultante produit la caducité et même la décrépitude! — 2^o Il n'y a rien à négliger dans les indispositions, même les plus légères en apparence, qui peuvent affliger notre santé.

Par suite, le vrai traitement de la vieillesse, c'est le traitement partiel de chacun des organes qui composent notre unité.

En conséquence, le traitement de la vieillesse doit commencer dès l'âge le plus tendre; car déjà à cette époque nous sommes susceptibles de contracter des lésions capables de nous vieillir, c'est-à-dire de nous user.

Il y a dans ces principes un enseignement précieux qui n'est pas nouveau peut-être, mais qui est trop peu répandu.

Oui, c'est dès l'enfance qu'une hygiène sévère doit être observée; c'est dans notre jeunesse — que nous effeuillons trop souvent sans utilité — qu'il faut appliquer déjà les principes que la science et la morale s'unissent pour consacrer. C'est à cet âge surtout qu'il faut veiller sur sa santé non moins que sur son esprit.

De dix-huit à vingt-quatre ans, l'homme, dans notre société, décide de sa vie entière; c'est alors que se noue la trame de notre avenir. Nous ne choisissons pas toujours librement un des mille chemins qui s'ouvrent devant nous... mais pas de choix mauvais ou imprudent surtout, jeunes gens, car vous seriez perdus sans retour!

* * *

Sait-on que nous avons encore en Belgique des sociétés de Grimaciers?... Mais ne vous y trompez pas: il ne s'agit pas ici de grimaciers politiques, scientifiques, académiques, etc. Ceux-là fourmillent. Non, il est question de grimaciers proprement dits, ayant conservé les vieilles traditions de la grimace, et descendant en ligne

directe de ces Fous qui égayaient les fêtes de nos anciennes chambres de rhétorique. Ces sociétés ne font pas parler d'elles, parce que leurs membres appartiennent en général à la classe des artisans et des ouvriers. On en compte une à Bruxelles, et il en existe à Anvers, à Gand et dans quelques villes des Flandres. Elles ouvrent, à certaines époques, des concours qui naturellement sont précédés, chez les concurrents, de longs exercices, où les yeux, la bouche, le menton, le front, le nez, les joues, subissent un incroyable travail, jusqu'au jour où ceux qui n'obtiennent pas de prix, ont au moins l'avantage de se désopiler la rate aux dépens de leurs confrères.

* * *

Un Français visite le champ de bataille de Waterloo.... Pardon, on ne s'est jamais battu à Waterloo, mais c'est de cet endroit que le général Wellington data le bulletin de la victoire, et le nom en a été donné au grand drame qui a eu lieu à plusieurs kilomètres, et qui s'est dénoué au Mont Saint-Jean. Donc, je reprends. Ce Français surprit son guide laissant tomber adroitement par terre plusieurs balles et quelques biscayens; puis, remuant la terre du pied, il poussa une exclamation: „Ah! quel hasard! Voulez-vous en profiter? Vous aurez cela bon marché.” Voyant qu'il ne débiterait pas sa marchandise, il tira de sa poche un fémur. „Voilà, dit-il, qui doit vous intéresser davantage; cela vient d'un colonel de cuirassiers qui servait sous Kellerman. Vous l'aurez pour quarante francs, c'est pour rien... un colonel!” Nouveau refus de la part de l'étranger.

Quelques heures après, notre Français se trouvait dans la voiture qui le ramenait à Bruxelles, en présence d'un gentleman qui tenait à la main un objet d'environ un pied et demi de longueur, enveloppé dans un journal. Une conversation s'engagea; l'Anglais parla des souvenirs précieux qu'il avait achetés. Il développa son journal et montra le fémur en question, en disant avec orgueil: „C'est l'os de la jambe d'un major anglais, tué en défendant la Haie-Sainte. Cette relique ne m'a coûté que deux livres sterling.”

On voit que le temps n'a pas fait cesser un commerce devenu célèbre, ni ouvert les yeux aux dupes de ce commerce plus que mi-séculaire.

* * *

Un vrai phénomène politique et social que cette minuscule principauté de Monaco, qui a organisé naguère un tir où plusieurs de nos compatriotes se sont distingués. On n'y paie pas d'impôts, et cependant elle est organisée comme un grand Etat. — L'armée se compose de: 1 colonel, 1 chef de bataillon, 1 capitaine, 1 lieutenant, 5 sous-officiers et 63 soldats. Le personnel de l'ordre civil compte 2 ambassadeurs, 48 consuls, 1 gouverneur-général, 1 secrétaire-général, 4 conseillers d'Etat, 1 évêque, 11 prêtres, 1 chancelier, 1 secrétaire de l'ordre de Saint-Charles, 13 juges, 1 trésorier général, 1 conseiller maritime, 1 capitaine et 1 lieutenant de port, 1 garde d'artillerie, 1 rédacteur du Journal Officiel, 1 chef de la police, 12 agents et 28 carabiniers ou gendarmes. — Faisons connaître aussi le personnel de la maison du prince. Il comprend: 1 aumônier titulaire, 1 aumônier honoraire, 2 aides-de-camp, 4 officiers d'ordonnance, 1 chambellan, 1 secrétaire des commandements, 1 médecin en chef, 1 commandant du palais, l'aide-de-camp du prince héritier, 2 dames d'honneur, et 5 chefs supérieurs des gardes d'honneur.

Et pourtant, répétons-le, pas de prélèvement d'impôts!... Les bénéfices des jeux, voilà le mot de l'énigme.

* * *

Conseils aux hommes, relativement à leurs épouses, donnés par le Coran, dont nous citons les chapitres et les versets comme garantie de véracité parfaite:

Chapitre IV.

Verset 18. — O croyants! vous réprimandez la femme qui vous désobéira; vous la

reléguerez dans un lieu à part, vous la battrez, mais dès qu'elle vous obéira, vous lui rendrez votre affection.

Verset 19. — La femme est une créature imparfaite, vivant dans les ornements et les parures, toujours prête à disputer sans raison, que l'on doit traiter avec bonté, et battre à l'occasion.

Chapitre XII.

Verset 31. — A quoi reconnaîtrez-vous que vous êtes aimé de celle que vous avez prise pour épouse? O croyant, tu le reconnaîtras lorsqu'elle se troublera à ta vue et s'extasiera sur toi; lorsqu'elle se coupera les doigts par „distraction” en s'écriant: — „Mon époux n'est pas une créature humaine, c'est un ange ravissant!”

Chapitre XXX.

Verset 33. — Obligez vos femmes à rester tranquilles dans leurs maisons. Qu'elles sachent que vous avez toujours raison et que vous leur êtes supérieur en toutes choses.

Voilà, Mesdames, vous que nous, Européens, nous qualifions si souvent d'anges adorables, comment vous traite l'inventeur des Houris et des Péris.

* *

Un bon vieux maître de danse, apprend qu'un de ses anciens élèves est arrivé au pouvoir. (Il y a du temps de cela.) „J'en suis content pour lui, dit-il, mais j'ai lieu d'en être fort étonné. — Et pourquoi? lui demande-t-on. — C'est que je l'ai eu deux ans comme élève, et jamais je n'ai pu rien en faire. — Oh, vous verrez maintenant, fit malignement remarquer une personne présente.”

* *

On croirait, certes, les vers ci-après faits de notre temps, et pour notre temps. Ils datent cependant de loin, et ont, en outre, le mérite d'être d'un compatriote, le Baron de Walef, poète liégeois, mort en 1734:

L'Hymen et le Bonheur ne se rencontrent guère;
De l'Hymen aujourd'hui l'on ne serre les nœuds
Que pour être opulent et non pour être heureux.
Cette foi qu'on se donne est un vœu mercenaire,
Qu'on forme effrontément sans aimer et sans plaire;
C'est à la soif des biens qu'on cherche à s'immoler;
Ce sont des chaînes d'or dont on veut s'accabler.
Ce lien, dépourvu de tendresse et d'estime,
N'a point cette vertu qui le rend légitime,
Qui produit des époux le charme mutuel;
Et ce bonheur se change en un malheur réel!

* *

— Monsieur Jean, on vient de me mettre dans un grand embarras: on m'a demandé quelle différence il y a entre l'amour et l'égoïsme. Pourriez-vous...

— Madame, voici ma définition: l'égoïsme, c'est l'amour à soi tout seul, et l'amour, c'est l'égoïsme à deux.

JEAN-LE-BUTINEUR.

LA VÉRITÉ SUR LE LION.

De fausses notions, fournies par certains voyageurs, — et surtout la majestueuse description de Buffon, — ont longtemps accrédité de notables erreurs sur le compte du lion, mais ce „roi des animaux” a beaucoup perdu de son prestige depuis que des voyageurs sérieux l'ont examiné avec soin, et que d'intrépides chasseurs ont osé le serrer de près, le relancer dans ses repaires et même se mesurer avec lui.

Et tout d'abord, c'est une erreur de croire que les lions sont des animaux nocturnes; qu'ils ne cherchent leur proie que pendant la nuit; qu'à l'approche du jour, ils se retirent dans leurs tanières pour s'y reposer.

Les lions, comme les hommes, subissent l'influence des circonstances. Si, pendant la saison où ils n'ont à pourvoir qu'à leur propre subsistance, ils peuvent agir à leur guise, ils ne mangent qu'une fois en vingt-quatre heures, et dès qu'ils ont abattu un animal, que ce soit

la nuit ou de bon matin, ils satisfont leur appétit et vont ensuite dormir; mais cela n'arrive pas toujours, et il est même assez rare que les lions aient la chance de tuer un animal assez gros pour fournir leur repas quotidien avant que le soleil soit déjà haut à l'horizon.

C'est pourquoi, en quelque moment que cette chance leur soit offerte, ils se gorgent et vont en quête d'un endroit où se reposer. Comme ils sont souvent alors éloignés de plusieurs milles de leur point de départ, ils cherchent tout simplement aux environs le point le plus confortable.

En un mot, un lion célibataire a des mœurs toutes différentes d'un lion père de famille; il a rarement une habitation fixe, il aime à errer de côté et d'autre, et c'est dans ces pérégrinations qu'il devient facilement tueur d'hommes. Si les lions restaient davantage chez eux, ils ne seraient pas si souvent inquiétés par les chasseurs et ne connaîtraient pas le sentiment de la vengeance.

Quand le lion est repu, il fait sa digestion en dormant, à moins qu'il n'ait tellement rempli son estomac que la digestion même trouble son sommeil. Lorsqu'il est malade, surtout d'indigestion, on peut l'approcher sans le moindre danger, pourvu qu'on se tienne à une certaine distance de ses griffes. Il est trop indisposé pour prendre garde à vos mouvements; tout lui est indifférent, et il semble se soucier fort peu qu'on le tue ou qu'on l'épargne.

* *

Le lion ne connaît que les lois de la nature, il leur obéit comme l'homme obéit aux lois sociales. Dès que le lion a appris à voir en l'homme un persécuteur, un ennemi mortel, est-il étonnant qu'il ait conçu pour lui un sentiment de haine et qu'il ne respire que la vengeance?

Il tuera pour se défendre, jamais pour attaquer, et alors il tuera d'un seul coup et sur place.

Aussi, tel qu'il a été créé, le lion n'est pas l'ennemi de l'homme. Il est vrai que le lion se méfie de lui, et avec raison, mais si l'homme le laisse tranquille, il ne songera pas à l'inquiéter.

Presque tous les voyageurs ont médité de cette noble créature, et ceux qui ont fait son éloge l'ont fait sans mesure. Ses qualités, telles qu'on les représente, tiennent du domaine de la fiction; quant aux défauts, on les lui donne tous sans savoir ce qu'il en est et sans le moindre scrupule.

Il n'y a pas jusqu'à son rugissement même qui n'ait été le sujet de fables absurdes.

En réalité, si on le traite bien, il montre autant d'affection et de fidélité que le chien, mais il ne se risquera pas avant d'être sûr de l'accueil qu'on lui fera, — véritable symbole du caractère britannique, dont il est l'emblème héraldique.

Mais si nous considérons les lions tels que l'homme les a forcés à être, nous pouvons les diviser en trois classes par rapport à leurs sentiments à l'égard de l'espèce humaine: il y a les tueurs d'hommes, les mangeurs d'hommes et ceux qui ne sont ni l'un ni l'autre, c'est-à-dire ceux qui n'ont pas encore éprouvé les persécutions de la race humaine. En naissant, c'est à cette dernière classe qu'ils appartiennent tous.

Cependant, le lion, même maltraité par l'homme, saura toujours distinguer celui pour lequel il aura éprouvé de l'amitié, et il défendra l'homme qu'il aime envers et contre tous. On en a des preuves.

„Je n'ai jamais eu la moindre difficulté à apprivoiser des lions, dit un auteur compétent, j'entends des lions sauvages, dans tout le luxe de leurs forces, au milieu de leurs habitations naturelles, et non des animaux amollis par la captivité et le jeûne. Je n'ai pas le moindre respect pour les dompteurs de profession. Sans doute, il faut, pour dompter naturellement un lion, avoir du sangfroid, se montrer calme, attentif, patient, doux et ferme.

„L'homme qui veut rester en bons termes avec les animaux sauvages ne doit pas fermer l'œil, mais il ne doit pas non plus afficher trop

de méfiance; il ne faut pas braver le danger, mais il ne faut pas le fuir. Celui qui ne fait pas face au péril expose ses jours, car la bête fauve, en s'élançant sur le fuyard, peut, sans le vouloir et rien qu'en jouant, causer des blessures mortelles.”

* *

Voici comment les choses se passent lorsque l'on rencontre de jeunes lions qui n'ont encore aucun sujet de rancune contre l'homme. Si l'on reste tranquille et immobile comme une statue, sans s'effrayer de l'élan qu'ils ont l'air de prendre pour se jeter sur vous, ils s'arrêteront court, s'éloigneront, puis se rapprocheront et se glisseront à vos côtés pour qu'on les caresse. A partir de ce moment, ce sont des amis dévoués; et vous les aurez pour amis tant que vous resterez dans le pays, et eux jamais ne vous oublieront.

Après une absence, si vous rencontrez quel qu'un de vos fauves amis, ils témoigneront une grande joie de vous revoir. Peut-être pendant ce temps auront-ils trouvé des ennemis parmi vos semblables; mais leur affection pour vous n'en est pas ébranlée; ils se rappellent que vous avez été leur ami, à qui ils ont donné leur confiance. Bien des chiens ne vous laisseraient pas agir aussi familièrement avec eux, mais ce n'est pas là l'œuvre d'un jour ni d'une semaine. Tenez-vous d'abord à distance; il suffit qu'ils puissent lire sur votre visage que vous ne leur voulez pas de mal, et dès qu'ils en seront persuadés, vous n'aurez rien à craindre.

Il est bien entendu que tout ceci ne s'applique qu'aux lions qui n'ont jamais goûté à la chair humaine, et qui n'ont pas été tellement pourchassés qu'ils soient devenus des tueurs d'hommes.

Jamais on ne trouvera de mangeurs d'hommes parmi les lions jeunes et vigoureux; ce sont toujours de vieux animaux sur le déclin de l'âge et de la force.

Les tueurs d'hommes ne deviennent mangeurs d'hommes que lorsqu'ils sont trop vieux et trop lents pour se procurer leur proie favorite. Vous les verrez alors s'attaquer à un enfant d'abord, puis à une femme, et enfin, s'ils meurent de faim, à un homme. Mais on peut dire qu'alors ils ont déjà une patte dans la tombe.

La chair de l'homme est désagréable au lion. Voyez un tueur d'hommes: la première chose qu'il fait après avoir attaqué un homme est de courir à l'eau. Lorsque la nécessité le force à s'en nourrir, il tombe malade. Tout mangeur d'homme est galeux.

On a vu des mangeurs d'hommes bien avisés quitter celui qu'ils poursuivaient pour se jeter sur les restes d'un taureau ou d'un buffle tué un jour ou deux auparavant, et dont la carcasse était déjà entamée par les aigles et les vautours.

C'est une erreur de croire que les lions ne mangent que ce qu'ils tuent. Quand le lion est pressé par la faim, il mange tout ce qu'il trouve, et peu lui importe que le gibier soit un peu faisandé.

Les mangeurs d'hommes se reconnaissent tout de suite à leur état de maigreur; leur fourrure est terne, leur peau couverte de plaques dénudées, leur poil souillé, ce qui leur donne un aspect grisâtre, et les naturels les désignent sous le nom de lions gris. Aussi, quand on rencontre un tueur d'hommes, il n'y a pas moyen de refuser le combat.

P. P.

FARCEUR ET ASPIRANT-MARI.

Nouvelle.

I.

Vous qui, par caractère ou par envie de „poser,” trouvez des charmes dans le rôle de farceur, écoutez cette histoire, qui ne vous corrigera certes pas, mais qui déridera peut-être les hommes sérieux, — à votre détriment.

Arthur de la Gaillardière était un de ces aimables compagnons qu'on accueille toujours avec plaisir, parce que le plaisir est leur acolyte

obligé. Il paraissait heureux de vivre, ne blâmait rien, mais plaisantait de tout, sans fiel, sans acrimonie, à la bonne franquette, comme disaient nos pères.

Dans sa petite ville, il n'y avait pas de bonnes

fêtes sans lui. Après un concert, il monopolisait la romance-charge et la ballade burlesque; au dessert des grands dîners, il fournissait des couplets et des bons mots; il n'était jamais à court d'anecdotes réjouissantes; lorsqu'une soi-

rée dansante commençait à s'animer, on l'invitait à chanter une de ces rondes qui mettent les plus moroses en train.

Jouait-on la comédie, les emplois comiques étaient son apanage; dans les charades et dans



LA TENTATION.

es proverbes, son à propos, accompagné d'un inimitable débit, lui méritait des salves d'applaudissements. Il n'était point laid, ce que l'on doit constater ici; mieux encore, il avait une figure animée, intelligente et agréable,

quoiqu'irrégulière. Il était, du reste, bien pris dans sa taille, mais il se costumait et se grimait avec tant d'art que son entrée en scène provoquait d'ordinaire une explosion d'inextinguible hilarité. Suivant les besoins de la situation,

il était bossu, bancroche, borgne, louche, hideux.

Les femmes d'âge le trouvaient charmant, les jeunes fort aimable et fort drôle, ses camarades le complimentaient à grand renfort

de poignées de mains, et le commissaire d'arrondissement l'appelait : „mon cher.”

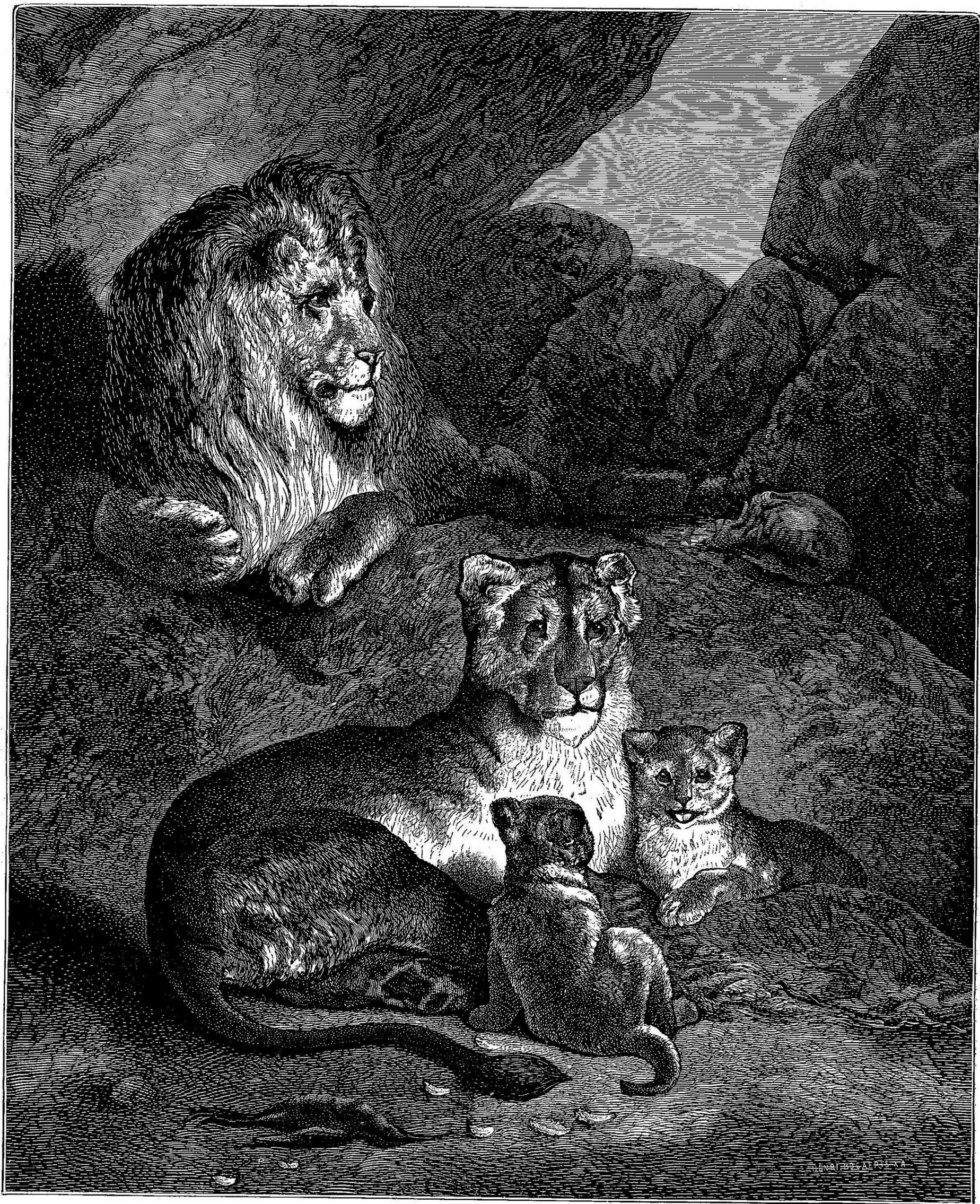
Arthur, on le voit, volait de triomphes en succès, comme le voltigeur de la romance. Mais, dans notre vallée de larmes, la félicité parfaite

n'est, hélas ! qu'une chimère.

Notre jeune homme avait un cœur sensible, et plusieurs cousines adorables, entre lesquelles on citera Clara, aux yeux fendus en amande, la gaie Lucie, Elisabeth, surnommée la vignette

anglaise, et Adélaïde, la vive et piquante petite brune.

Voilà cinq malheurs bien comptés : quatre cousines et un cœur sensible !



LE ROI DES ANIMAUX ET SA FAMILLE.

II.

Un soir, en rentrant dans sa chambre de garçon, il s'assit au coin de feu et dialogua,

pincettes en main, avec ses tisons qui lui répondaient par leurs pétilllements.

— Comment faire un choix, murmurait-il ? Elles sont si gentilles ! elles me traitent si bien, elles rient de si bon cœur quand je leur fais

quelque compliment à ma manière ! Je vois clairement qu'elles me préfèrent à cette collection d'ennuyeux, qui leur débitent gravement mille niaiseries sentimentales. Ou je me trompe fort, ou j'ai tout bonnement fait leur conquête

à toutes les quatre. Et voilà justement ce qui me chagrine!...

Le joyeux Arthur était seul, il soupira.

— Pauvres jeunes filles! elles m'aiment, c'est évident; mais voici déjà trop longtemps que dure mon éternelle indécision; les années s'écoulent, la jeunesse s'effile brin à brin, j'aurai bientôt vingt-huit ans, il n'y a pas à balancer!... A mon extrême regret, j'en sacrifierai trois pour avoir le droit de sacrifier la quatrième sur l'autel de l'hyménée.

Le lendemain, Arthur de la Gaillardière se présenta chez sa tante, madame d'Espars, mère d'Adélaïde, et sans aucun détour, il lui demanda la main de sa cousine.

La bonne dame se mit à rire. L'aspirant-mari insista, les rires redoublèrent.

— Mais, ma tante, dit-il, je parle très-sérieusement.

— En vérité? répondit la mère de la jeune fille.

— En vérité, reprit Arthur, qui essayait de prouver la convenance de l'union et la conformité de l'humeur.

M^{me} d'Espars le laissa dire jusqu'au bout.

Il n'était pas dans le caractère de notre héros de s'abstenir de toute plaisanterie; sa déclaration fut marquée au cachet de son esprit.

— Au point où nous en sommes, ma chère tante, disait-il, je ne vous cacherai pas que mes sentiments sont partagés par ma cousine. Si je brûle pour elle, l'incendie est réciproque. Quel dommage d'éteindre un si beau feu de joie! Aussi, j'arrive ici plein de confiance pour mettre à vos pieds l'offrande de ma passion. Le temps de Daphnis et Chloé va renaître dans votre demeure; nous n'engendrerons pas la mélancolie, je vous le promets.

— Drôle de corps! dit la tante.

— Riez, riez tant qu'il vous plaira, poursuivit Arthur, vous avez, ma foi, bien raison. Je ne vois pas pourquoi nous prendrions des airs de catafalque lorsqu'il n'est question que d'union, de plaisir et de bonheur commun. Voyez-vous, ma tante, avec Adélaïde, je compte filer des jours d'or et de soie. Je veux qu'elle soit heureuse, que vous soyez heureuse, que nos bons amis s'en pâment d'aise, et que les méchantes gens en crèvent de dépit. Et trois petits monosyllabes feront l'affaire; allons, ma tante, par pitié, laissez-vous toucher. Me voici dans la position du troisième acte, lorsqu'il est le dernier.

III.

Arthur avait pris la main de sa tante, et s'était mis à genoux devant elle,

— Dites „oui,” pas davantage, ajouta-t-il, je réponds d'elle comme de moi.

— Relevez-vous, mon cher neveu, répondit M^{me} d'Espars, je vous promets d'être de l'avis d'Adélaïde, que je vais faire appeler; vous n'y perdrez rien, j'imagine.

— Ah! ma tante, s'écria La Gaillardière, vous me comblez de bonheur! C'est à merveille; au moins, ne nous faites pas languir et je vous remercie!

Adélaïde parut.

— Voilà Arthur qui me demande ta main, dit M^{me} d'Espars.

La jeune fille regarda son cousin, qui souriait d'un air de triomphe, puis sa mère dont la physionomie n'exprimait que la gaieté, puis encore son cousin, qui maintenant attendait avec un certain embarras.

Alors, baissant les yeux, et prenant une contenance modeste, qui contrastait avec sa pétillante vivacité habituelle, elle murmura un „oui” timide.

— Eh bien, ma tante! s'écria Arthur, que vous disais-je?... Vous me pardonnez, ma chère Adélaïde, d'avoir ainsi répondu, à l'avance, de vos sentiments les plus secrets. Mais j'étais plein d'espoir, et l'audace est, dit-on, cousine de la fortune. Si j'avais un si grand accent de vérité, en jouant des charades avec vous, c'est que je parlais sincèrement. Et je voyais sur vos lèvres charmantes un aimable sourire qui m'enhardissait... J'avais

donc interprété ce sourire comme il devait l'être.

Arthur fut d'une gaieté folle. La jeune fille et sa mère s'amuserent beaucoup tant que dura la visite.

Enfin, tout était convenu, le joyeux garçon sortait enchanté, lorsque sa tante lui prit la main et lui dit simplement:

— Mon cher ami, vous êtes bien aimable de nous avoir donné cette petite séance de famille, nous en rirons longtemps! Mais il faut vous dire un secret qui n'en sera plus un pour personne, c'est que, véritablement et plaisanterie à part, Adélaïde se marie avec M. Hector de Goulènes.

Le joyeux compère pâlit et faillit tomber à la renverse; jamais il n'avait été si cruellement ni plus innocemment mystifié.

M^{me} d'Espars et sa fille crurent qu'il continuait à jouer son rôle et applaudirent:

— Quel admirable naturel! disait la mère.

— Ah! qu'il est donc amusant! disait la fille.

La mère et la fille riaient encore, lorsque Arthur rentra chez lui et se laissa lourdement tomber dans son fauteuil.

— Hector de Goulènes! murmura-t-il, un sot, ennuyeux à dormir debout, et qui n'est ni plus riche ni plus beau garçon que moi!... C'est désespérant!

IV.

Le jour suivant, les amis et connaissances de M^{me} Despars reçurent les lettres de faire-part du prochain mariage d'Adélaïde. On apprit de vive voix, presque en même temps, la scène de la demande d'Arthur, si bien que de proche en proche la nouvelle en vint aux oreilles du major retraité Bourdyeux, vieille moustache grise qui faisait profession de détester les mauvais plaisants.

Or, le susdit Bourdyeux était l'oncle et le tuteur d'Elisabeth, la vignette anglaise.

Le mariage d'Adélaïde d'Espars et d'Hector de Goulènes fut donc célébré.

Arthur pensa qu'il fallait accepter, en homme d'esprit, l'échec qu'il avait subi; il laissa croire que sa demande n'était qu'une plaisanterie et se montra digne de la haute charge de surintendant des menus plaisirs, dont sa tante venait de l'investir pour toute la durée de la noce, qui fut des plus gaies.

Un mois après sa solennelle visite à M^{me} d'Espars, nous le trouvons entre onze heures et minuit à sa fenêtre. Les mêmes pensées l'occupent, à cela près qu'Adélaïde est définitivement, et pour force majeure, rayée de sa liste, mais Elisabeth y figure en première ligne.

Faut-il ajouter que le jeune homme n'avait rien négligé, pendant la noce et les retours de noces, pour avancer dans les bonnes grâces de sa gentille Vignette anglaise? Que de madrigaux joyeux, que de compliments originaux par la forme, que d'inimitables drôleries il lui débita sur tous les tons! Il n'avait, il est vrai, pu s'empêcher d'être galant auprès de Clara, de Lucile, et de plusieurs de leurs compagnes. Mais Elisabeth avait été l'objet de ses hommages les plus empressés, de ses tirades les plus langoureuses et les plus comiques à la fois.

Et le soir il se dit:

— Afin qu'on ne me la souffle pas comme je souffle cette bougie, pas de retard! dès demain je braverai l'humeur noire du cher major Bourdyeux.

Douze heures après, le jovial garçon frappait à la porte du sévère grognard.

(A continuer).

CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

La migraine! Combien il en est parmi nos lectrices que ce mot effraie, soit qu'elles ressentent le mal qu'il désigne, soit qu'elles en aient vu les effets chez leurs connaissances.

Peu grave dans les premiers temps, elle augmente pendant quelques années, et après être restée stationnaire, elle décroît et disparaît, peu à peu, à l'approche de la vieillesse. Par elle-même, cette affection n'est pas dangereuse, mais les douleurs qui l'accompagnent sont souvent très-vives) et la fréquence de ses accès finit par attrister singulièrement la vie.

A la longue, elle occasionne la chute des cheveux ou les fait blanchir; souvent même la vision et la mémoire s'en affaiblissent.

La cause essentielle de la migraine est inconnue et comme les accès, même les plus violents, ne laissent aucune trace, il a été impossible à la médecine de former sur ce sujet des conjectures de quelque valeur. L'observation toutefois démontre qu'au nombre des causes qui favorisent le développement de cette maladie, il faut ranger l'hérédité d'abord, une grande susceptibilité nerveuse, la vie sédentaire, l'habitation dans des appartements trop peu éclairés, les travaux fatigants pour la vue, etc.

J'ajouterai, que les passions violentes, les fortes émotions, les contentions d'esprit et avec elles les veilles trop prolongées, l'abus du café et des narcotiques, y disposent également, et si vous voulez vous en convaincre, vous n'avez qu'à remarquer les occasions dans lesquelles d'ordinaire se produisent les accès.

Ce sera tantôt après une lecture qui vous aura trop vivement impressionnée, surtout si vous avez fait cette lecture après le repas, tantôt après un bal qui s'est prolongé trop tard, généralement après un trop grand ébranlement de l'esprit ou une trop grande excitation des centres nerveux.

Les odeurs pénétrantes, un bruit éclatant, un dérangement dans le sommeil, une mauvaise digestion, sont encore autant de prétextes que l'ennemi ne manque pas de saisir pour envahir la place et vous clouer pendant des heures sous son douloureux empire.

Des personnes, cruellement éprouvées, assurent qu'en buvant au réveil et avant le coucher quelques verres d'eau pure, elles se sont guéries de migraines très-anciennes. Elles ajoutent qu'elles s'étaient en même temps imposé beaucoup d'exercice et de sobriété. Ce traitement est des plus simples et n'expose certainement à rien.

Certaines dames vantent comme remède les vinaigres de toilette, les aromates de tout genre. Je crois qu'elles se trompent. Ces substances peuvent agir parfois sur l'estomac et par contre-coup diminuer ou faire disparaître les accès de migraine, mais, comme il s'en faut que cette maladie dérive toujours de l'estomac, l'emploi des odeurs peut être, en bien des cas, plus nuisible qu'utile et parfois dangereux.

Si l'accès n'a pu être prévenu par le traitement du docteur et qu'il faille se résigner à le subir, je conseille aux malades de rechercher au plus vite le silence, l'obscurité, l'éloignement des odeurs, le repos et si possible le sommeil. Boire une infusion peu sucrée de café ou de thé; faire, si l'accès est violent, un bain de pieds sinapisé, voilà, à mon avis, les meilleures ressources à invoquer. — Si l'accès est faible, la distraction et un peu d'exercice parviennent souvent à en triompher.

Du reste, le traitement de la migraine comprend deux choses: agir sur la cause et calmer la douleur. La première de ces indications est l'affaire du médecin; pour remplir la seconde, nous indiquerons encore les moyens suivants: 1^{re} Solution. Eau distillée 100 gr., bromure de potassium 4 gr., sirop d'écorce d'orange amère, 30 gr., à prendre en trois fois, à un quart d'heure d'intervalle. — 2^o Infusion de café: 100 gr.; chlorhydrate de morphine, 0,02 gr.

On fait dissoudre le chlorhydrate de morphine dans le café, et on le prend en deux fois, à dix minutes d'intervalle. Cette médication doit être prise de préférence quand la migraine est liée à des troubles digestifs. — 3^o Enfin, on a réussi souvent à la faire avorter en prenant 2 grammes de guarana au moment où se fait sentir le commencement de l'accès.

ÉLOY.

LE COUP DE JARNAC.

I.

Nous allons raconter, dans tous ses détails, ce célèbre et émouvant combat, qui a donné lieu à une expression que tout le monde connaît, et peut fournir une idée de ce qu'étaient les duels au quinzième siècle.

Il y avait à la cour de François I^{er} deux jeunes gentilshommes du pays d'Angoumois. L'un, Guy de Chabot, seigneur de Jarnac, beau-frère de la duchesse d'Etampes, jouissait de la faveur et de l'affection du roi. L'autre était François de Vivonne, seigneur de La Châtaigneraie. François I^{er}, son parrain, l'avait fait élever avec le dauphin, en qualité d'enfant d'honneur.

Le jeune de La Châtaigneraie, doué d'une force et d'une adresse extraordinaires, s'était rendu habile à tous les exercices du corps. Sa vigueur et sa dextérité étaient si grandes, qu'il saisissait et arrêta facilement un taureau par les cornes, et qu'à la lutte il ne pouvait rencontrer d'adversaire capable de lui résister. On le voyait dans les joutes et les tournois lancer son cheval au galop, jeter en l'air et reprendre sa lance jusqu'à trois fois, et le plus souvent il atteignait néanmoins la bague. Enfin, ses exploits militaires lui avaient fait la plus haute réputation de bravoure. En 1543, il s'était signalé comme volontaire à l'assaut de Coni, où il reçut au bras une blessure dont il se ressentit toute sa vie. Le dauphin, depuis Henri II, dont la Châtaigneraie avait partagé les jeux et conquis l'amitié, lui confia son guidon au ravitaillement de Landrecies. Il fut encore blessé dans cette occasion, ainsi qu'une troisième fois quelque temps après, sous les murs de Terouanne. Enfin, en 1544, il combattit avec autant de gloire que de valeur à la brillante journée de Cérisolles.

La Châtaigneraie, enivré de sa faveur et de ses succès, traitait les autres courtisans avec une hauteur insultante. Il nourrissait surtout une violente haine contre Jarnac, qu'il voyait avec jalousie posséder l'affection du roi. Sur ces entrefaites, Jarnac tint certains propos sur la conduite de la duchesse d'Etampes, dont raffolait le roi. Le prince commit l'indiscrétion de divulguer et peut-être même d'altérer cette confidence. La faction de Diane de Poitiers, toute puissante à la cour du dauphin, et rivale de la faction de la duchesse d'Etampes, recueillit ce bruit et l'accrédita pour déshonorer Jarnac et amener la disgrâce de la belle favorite. Mais la duchesse déjoua les projets de ses ennemis; elle obtint de François I^{er} que les auteurs de la calomnie seraient recherchés et punis avec sévérité.

Les perquisitions remontèrent jusqu'à la cour du dauphin. Ce prince était brouillé depuis quelque temps avec son père pour avoir sollicité le retour du connétable, et peut-être aussi pour avoir pris quelque part à la mort de François de Bourbon, comte d'Enghien, qui fut tué par un coffre que des ennemis, jaloux de sa gloire, lui jetèrent sur la tête par une fenêtre du château de La Rocheguyon.

Il y avait à craindre que le ressentiment du roi ne s'accrût, s'il apprenait que son fils lui-même était le premier auteur du bruit injurieux dont se plaignait la duchesse d'Etampes.

La Châtaigneraie, pour faire sa cour au dauphin, prit la faute à ses risques et périls, et se vanta d'avoir reçu de Jarnac la compromettante confidence. Celui-ci lui dit „qu'il en avait menti par la gorge,” et se pourvut par devers François I^{er} pour l'octroi du combat à outrance. Dans la délibération du conseil privé, le roi s'y opposa, disant „qu'un prince ne doit permettre chose de l'issue de laquelle on ne peut espérer bien.” Mais la mort de François I^{er}, survenue quelques mois après, ranima la haine et les désirs de vengeance de Jarnac et de La Châtaigneraie.

Le dauphin, devenu roi sous le nom de Henri II, fut prié par les deux adversaires de recevoir leurs cartels et de leur accorder le

combat, ce qu'il fit, espérant que tout l'avantage serait pour son favori, „étant La Châtaigneraie, disent les mémoires de Vielleville, homme fort adroit aux armes, de courage invincible, et qui avait fait mille preuves et mille hasards de sa valeur, et Jarnac non, qui faisait plus grande profession de courtisan et d'armes et de guerrier.”

La part que le dauphin avait eue dans la cause première de la querelle explique peut-être aussi la facilité avec laquelle il adjugea le gage de bataille.

Les lettres patentes du camp furent expédiées et délivrées à Bertagne, héraut d'armes de France, qui en fit la signification aux sieurs de Jarnac et de Châtaigneraie, et assigna le jour du combat au 10 juillet 1547.

II.

La lice fut dressée à l'entrée du parc de Saint Germain-en-Laye, dont le roi habitait alors le château. Elle avait, suivant les dimensions prescrites par l'ordonnance de Philippe-le-Bel, quarante pas de large et quatre-vingts de long; une double rangée de palissades lui servait de clôture; un sable fin et léger couvrait le sol pour le rendre moins glissant et moins inégal. Sur l'un des côtés de la carrière s'élevaient trois échafauds à gradins. Celui du milieu où devaient siéger le roi, le connétable et les maréchaux de France, juges naturels du camp, était tendu de velours bleu, semé de fleurs de lis d'or, et surmonté d'un dais de même étoffe; une chaire couverte de brocard marquait la place d'honneur qu'occuperait Henri II. Les deux autres pavillons, tapissés de draperies d'écarlate, et garnis de coussins et d'oreillers, étaient réservés à la reine et aux dames de la cour. Devant ces échafauds, aux deux côtés de la lice, étaient dressées les tentes des champions. La Châtaigneraie, comme l'assaillant, avait la sienne à droite; elle était décorée de damas, mi-partie incarnat et blanc, selon les couleurs que portait ce gentilhomme. A l'opposite, la tente de Jarnac laissait flotter au vent ses courtines de drap, de soie noir et blanc.

Au lever du soleil, Henri II parut sur son échafaud, ayant à sa droite le connétable Anne de Montmorency, à sa gauche le grand amiral, et derrière lui tous les maréchaux de France.

Les pavillons attenants à celui du roi se garnirent de tout ce qu'il y avait alors à la cour de femmes célèbres par leur beauté et leur magnificence.

Les hérauts d'armes et les gardes du camp, tenant en main des caducées d'or à la pointe fleurdelysée, se postèrent aux deux extrémités de la carrière.

Lorsque les assistants eurent pris place et fait silence, le héraut fit aux deux cantons de la lice la criée d'usage, annonçant que „le roi a permis et octroyé le camp libre et sûr à toute outrance à François de Vivonne, sieur de La Châtaigneraie, assaillant, et à Guy Chabot, sieur de Montieu, défenseur et assailli, pour mettre fin par armes à leur différend d'honneur. Par quoi je fais savoir à tous de par le roi que nul n'a à empêcher l'effet du présent combat, ni aider ou nuire à l'un ou à l'autre des combattants, sur peine de la vie.”

La Châtaigneraie fut alors amené de son logis par le duc d'Aumale qu'il avait choisi pour parrain. Trois cents hommes accoutrés de ses couleurs, vêtus de l'habit blanc bordé d'incarnat, formaient son escorte, et l'accompagnèrent jusqu'à la porte de la lice qu'il franchit au son des trompettes et tambourins, après avoir fait le tour extérieur de l'enceinte pour honorer le camp. Un roi d'armes vint le recevoir à l'entrée de la carrière, et le conduisit à son pavillon en grande cérémonie.

Et aussitôt après arriva Jarnac, ayant pour parrain le sieur de Boizy, grand-écuyer de France. Il était suivi de cent vingt hommes d'armes, pages et valets portant sa livrée noire et blanche.

Quand il eut été introduit jusque dans sa

tente avec les mêmes honneurs que son adversaire, les parrains procédèrent à l'accord du camp et au choix des confidents ou seconds qui assisteraient les combattants.

(La fin prochainement.)

ÉLÉONORE DE ROUGE-CLOITRE.

Roman.

DEUXIÈME PARTIE.

(Suite, voir page 96.)

III.

Il importe que nous fassions maintenant connaître la jeune personne que nous avons laissée dans une chaumière, sur la ligne ferrée de Nice à Gènes, veillant avec sollicitude au chevet de cet étranger blessé que le hasard lui avait fait rencontrer.

Elle s'appelait Ernestine Oudon, et voici en peu de mots son histoire:

Elle appartenait à une famille qui habitait à peu de distance de la frontière séparant la Belgique du département du Nord de la France. Son père avait épousé en premières noces une femme qu'il perdit peu après la naissance d'Ernestine, et, comme il arrive souvent, il se remaria dans la louable intention de donner à celle-ci une seconde mère. Mal lui en prit: la nouvelle M^{me} Oudon était une méchante petite femme, au nez pointu, aux lèvres serrées, au teint safrané, et dont la langue de serpent servait à merveille l'esprit méchant et acariâtre. Or, le père d'Ernestine était un homme d'un caractère faible qui se laissa conduire entièrement par sa femme, laquelle lui donna plusieurs enfants, se montra mauvaise ménagère et au bout de quelques années le ruina complètement. Il se vit obligé de chercher à se placer, et obtint un emploi assez lucratif dans un grand établissement industriel.

Quant à la fille du premier lit, dire ce qu'elle eut à souffrir de sa marâtre serait chose oiseuse, ces sortes de destinées étant à-peu-près toutes les mêmes. Sa vie s'écoulait de la façon la plus triste et elle allait avoir dix ans quand son père annonça à sa femme qu'il avait reçu une lettre d'une de ses sœurs, l'informant qu'une maladie épidémique régnait dans la ville qu'elle habitait, et le priant de recevoir chez lui, pendant une partie des vacances, son fils unique, d'une santé assez chétive et pour lequel elle avait des craintes.

M^{me} Oudon fit bien la grimace, mais dut se résigner à recevoir le jeune hôte annoncé et qui s'appelait Jean Lussault. Le séjour du garçon fut d'environ un mois, et ce mois fut une période heureuse pour la pauvre Ernestine, qui vit partir son cousin avec un regret poignant, et ne cessa de se souvenir des jours heureux passés avec lui. Elle espérait le voir l'année suivante, mais elle apprit que ses parents, sur l'entrefaite, étaient allés s'établir à Paris, et tout rapport cessa entre les deux familles.

Ernestine, à l'âge de quinze ans, fut mise en pension, et, douée d'une brillante intelligence, d'un goût prononcé pour l'étude, elle en sortit avec une instruction aussi brillante qu'éten due. Sa belle-mère lui fit sentir alors qu'elle devait chercher à se créer une position. Justement un journal annonçait que la baronne de Juvisy cherchait une institutrice pour sa fille unique. Ernestine se présenta et fut acceptée avec empressement. La pauvre jeune fille trouva dans M^{me} de Juvisy une véritable mère, et jouit auprès d'elle des joies de la famille qu'elle n'avait pas connues jusque-là.

Une année s'écoula pendant laquelle son élève eut une fièvre muqueuse, dont elle guérit, mais les médecins lui prescrivirent un séjour de quelques mois en Italie, et San Remo fut choisi comme offrant plus de tranquillité que Menton et Nice.

M^{me} de Juvisy avait à Nice une amie qui l'avait invitée à venir passer quelques jours auprès d'elle. En même temps, Ernestine recevait une invitation de la part d'une de ses

camarades de pension qui était gouvernante dans une famille anglaise habitant Voltri, et c'est cette amie qu'elle allait rejoindre lorsque nous avons fait connaissance avec elle. Elle n'avait pas fixé le moment de son arrivée, et ainsi s'expliquent les paroles qu'elle avait prononcées au chevet de son jeune compagnon de voyage, après l'accident de chemin de fer: „Je suis libre de mon temps.”

Nous l'avons quittée au moment où elle venait de trouver sur l'inconnu une lettre de nature à fournir peut-être des indications utiles, si son état venait à s'aggraver.

Il n'en fut rien, heureusement.

Vers le milieu du jour suivant, le blessé revint à lui, et on peut juger de sa surprise, lorsqu'il vit à ses côtés cette belle et gracieuse jeune fille vers laquelle il s'était senti attiré tout d'abord.

— Quoi! Mademoiselle! s'écria-t-il, c'est vous... Mais où suis-je donc?... qu'est-il arrivé?... Ah, je me souviens... Et vous êtes restée auprès de moi! vous m'avez soigné... je devine tout.

— Monsieur, répondit Ernestine en rougissant, je n'ai fait que remplir mon devoir. Vous m'avez défendue, vous étiez seul, abandonné, dans une situation qui pouvait être très-grave... Enfin vous voilà sauvé, je l'espère.

— Oui, je me sens assez bien, mais j'ai la tête encore troublée, faible... Pardonnez-moi donc si je ne puis mieux vous exprimer...

IV.

Sur ces mots, ses yeux se fermèrent, et il s'évanouit.

La vieille paysanne l'aspergea d'eau froide, et il revint à lui. Un verre de liqueur ne tarda pas à le ranimer complètement.

Il se mit à exprimer de nouveau ses remerciements et sa reconnaissance à sa garde-malade, annonçant l'intention de gagner avant le soir la station la plus rapprochée.

— Et vous, Mademoiselle, demanda-t-il à la jeune fille, qu'allez-vous faire?

— Nous prenons la même direction, répondit-elle... A propos, voici une lettre qui vous appartient. Pardonnez-moi mon indiscretion, mais dans l'état d'inquiétude où j'étais, je devais désirer savoir...

— Oh, je comprends... Vous avez très-bien

fait; mais cet écrit ne vous a pas appris grand'chose.

— Il eût suffi pour me mettre sur la voie, en cas de besoin. Je me serais adressée au signataire, qui doit sans doute vous connaître, vous et votre famille.

— Moi, oui; ma famille, non... Vous savez, entre condisciples on devient facilement amis, sans se préoccuper du reste.

Pendant ce dialogue, le jeune homme s'était levé, et dans l'effort qu'il avait fait, la bandelette qui lui serrait la tête s'était détachée; son sang se mit à couler de nouveau.

Ernestine se hâta de lui baigner le front et de rajuster l'appareil.

Il la regarda, profondément touché.

— Ernestine Oudon.

— Ah, Ernestine!... ma cousine!... cela est-il possible?...

Et en parlant ainsi il s'était levé et avait saisi la jeune fille dans ses bras.

Il y eut quelques instants d'une étreinte muette, pendant lesquels les deux jeunes gens ne purent retenir leurs larmes.

La vieille Italienne regardait ce tableau avec la plus vive surprise. Tout-à-coup, elle se précipita vers l'étranger, que l'émotion empêchait de se soutenir et qui retomba défaillant sur sa chaise. Les deux femmes furent un moment en proie à une indicible inquiétude, qui ne tarda pas à se dissiper.

Le blessé reprit d'une voix assurée:

— Ernestine, est-ce bien vous? Quelle rencontre! Ce n'est donc pas un rêve que je fais? Oh, comme vous êtes changée depuis près de dix ans.

— Et vous donc, Jean... je veux dire Albert...

— Laissez-moi le premier de ces noms, je vous prie. J'étais pour ainsi dire forcé de prendre le second... un ridicule préjugé...

Les deux jeunes gens continuèrent à deviser, parlèrent surtout beaucoup du passé, de leurs parents, de leur situation présente, et après avoir pris une collation, qui avait achevé de remettre Albert, ils quittèrent la cabane, appuyés l'un sur l'autre, après avoir largement récompensé leur hôtesse.

Au bout d'une demi-heure, ils arrivèrent à la station la plus voisine. Là, en attendant

le passage du train, ils causèrent des personnes qu'ils allaient voir à Voltri.

— Mon amie, dit Ernestine, fait l'éducation d'une demi-douzaine de petites misses... une véritable école. Elle a l'esprit assez mordant, et elle m'a donné, sur ces insulaires britanniques, des détails fort amusants.

— Moi, reprit Albert, l'ami chez qui je vais, le comte René de Rouge-Cloître, demeure avec une tante, appelée M^{me} de Vaudrez. C'est un jeune homme charmant, mais très-bizarre, et on m'a donné, au sujet de sa famille, des détails d'une étrangeté incroyable, et embrouillé!... Je vais m'efforcer de les éclaircir, car je suis extrêmement intrigué.

(A continuer.)



LE CHAPITEAU DE L'ORDRE CORINTHIEN.

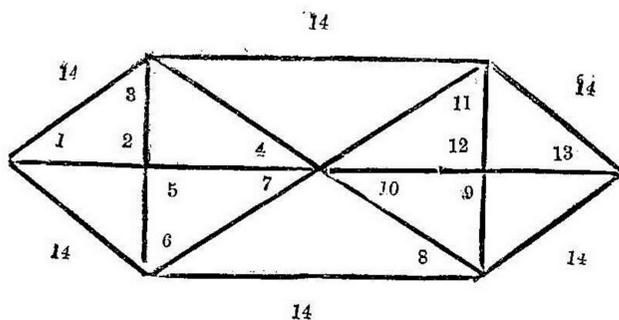
— Oh, dit-il, excusez la banalité de l'expression: vous êtes vraiment un ange, et c'est la Providence qui vous a mise sur ma route. Je ne commettrai pas l'indiscrétion de vous demander votre nom, mais je vous ferai connaître le mien. Je m'appelle Albert Lussault, et, je vous l'ai dit, j'étudie le droit à Paris.

— Lussault! fit Ernestine; ce nom m'est parfaitement connu. J'ai un oncle qui s'appelle ainsi, et il avait un fils qui aurait votre âge... Jean...

Le jeune homme se renversa vivement en arrière.

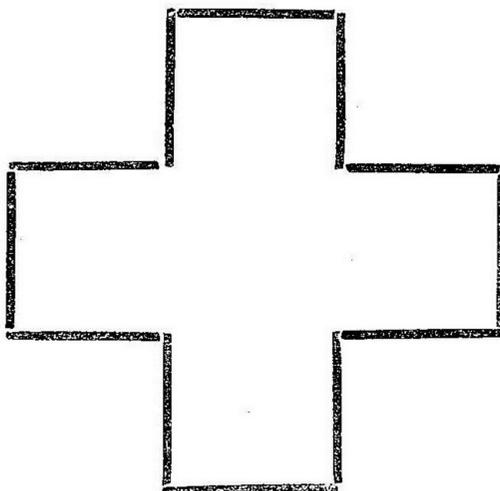
— Jean Lussault! s'écria-t-il, mais, c'est moi! Jean-Albert. Mon Dieu! qui êtes-vous donc? comment vous nomme-t-on?

SOLUTION DU RÉBUS N^o. 3.



Des nombreuses solutions qui nous sont parvenues, nous pouvons dire que presque toutes sont bonnes; quoique différentes, elles atteignent au même but. Nous en prenons une au hasard; si l'on suit l'ordre des chiffres, on trouve le résultat; on peut y arriver de diverses manières.

RÉBUS N^o. 4.



Découper d'un seul coup droit de ciseaux, dans un morceau de papier, une croix comme celle ci-dessus.

AVIS A NOS ABONNÉS.

Les abonnés qui auront fait parvenir, avant le 8 mars 1879, à l'Administration, à Bruxelles, la solution du présent rébus, ont droit aux

PRIMES CI-APRÈS :

3^e, 4^e ou 5^e volume de l'Illustration Européenne, frs. 6,00 l'exemplaire, au lieu de frs. 10,00.

„Au Salon,” charmante oléographie, valeur 8 francs, frs. 4 et frs. 6 encadrée.

„A la Campagne,” formant pendant, valeur 8 francs, frs. 4 et frs. 6 encadrée.

Envoyer le mandat-poste, après la publication dans l'Illustration Européenne, du rébus ci-dessus.